

texte
mise en scène

Julien Gaillard
Simon Delétang

17 janvier —
11 février 2018

LA MAISON

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

La Maison

texte **Julien Gaillard**

mise en scène et scénographie **Simon Delétang**

avec

Rémi Fortin

Julien Gaillard

Frédéric Leidgens

dramaturgie **Julien Gaillard** et **Simon Delétang**

lumières **Julien Louisgrand**

son **Nicolas Lespagnol-Rizzi**

collaboration à la scénographie et création costumes **Léa Gadbois-Lamer**

régie générale **Nicolas Hénault**

HIVER

Petit Théâtre

2018

du 17 janvier au 11 février

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h

création • durée 1h15

production Théâtre du Peuple-Maurice Pottecher/Bussang

coproduction La Colline – théâtre national

avec le soutien du ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles du Grand Est

avec la participation artistique du Jeune Théâtre national

Ce texte est lauréat de l'Aide à la création de textes dramatiques – ARTCENA

régie générale **Frédéric Gourdin** régie son **Kévin Cazuguel**

régie lumière **Stéphane Touche** machinistes **Harry Toi, Dimitri Lenin**

habilleuse **Sonia Constantin** accessoiriste **Caroline Mexme**

Le décor a été construit par les ateliers de La Colline : **Didier Kuhn, Mickaël Franki, Grégoire de Lorgeril, Yannick Loyzance, Lise Roger-Jaffe, Takumi Nariyoshi**

La Maison mis en ondes pour France Culture par Laure Egoroff a reçu le grand prix de la Société des Gens de Lettres de la Fiction radiophonique 2017.

Sur la route

du 14 au 17 février 2018 à 20h30 au Casino de Bussang

Rendez-vous

Cycle de rencontres : [Qui croyons-nous être ?](#)

en partenariat avec la bibliothèque Oscar-Wilde

Discussion avec Julien Gaillard et Simon Delétang :

« Ce qui nous construit »

vendredi 26 janvier à 17h

1, rue du Télégraphe, Paris 20^e

entrée libre

Le Monde

un événement
telerama

TRANSFUCE



Quand tout le monde aujourd'hui
écrit pour les enfants,
ce serait une bonne idée de faire,
une fois,
un livre écrit par les enfants
pour les grandes personnes.
Mais la chose est difficile,
si l'on tient à rester
dans le caractère.

—
Georg Christoph Lichtenberg,
cité par André Breton dans *Anthologie de l'humour noir*

*L'enfant Généreur, la si sottre bête,
Ne doit cesser un instant
De ruser et d'être traître.*

Arthur Rimbaud

La Maison n'a pas été écrit pour le théâtre. C'est une prose. Poétique, peut-être. En tout cas, une suite de courts paragraphes regroupés en séquences. *La Maison* n'est pas un texte autobiographique. Il s'agit d'une fiction. C'est-à-dire d'une réalité se tenant au croisement de ce qui a eu lieu, de ce qui aurait pu avoir lieu, de ce qui continue d'avoir lieu et de ce qui n'aura jamais lieu.

Ce texte met en scène trois enfants, trois frères. Le narrateur est l'aîné. Dans sa voix résonnent celles des cadets. Je n'avais, en écrivant *La Maison*, aucune autre intention que de l'écrire. Mais je peux aujourd'hui m'inventer des raisons. Je considère que l'enfance est une vie en soi. Elle n'est pas seulement — peut-être pas du tout — le prélude de l'existence. On y joue déjà sa vie à plein. C'est une vie dans la suite de nos vies. L'enfance est proche du poème — ou bien est-ce l'inverse, je ne sais pas — ; elle est d'une densité folle et se joue de l'ordre du temps. Je suis persuadé que si l'on plongeait un adulte dans la vivacité des sensations enfantines, il deviendrait en quelques jours complètement fou.

Dans *La Maison*, j'essaie de m'approcher de cette folie — mais sans perdre tout à fait la raison. La raison, c'est-à-dire la phrase. Mon fil d'Ariane : une syntaxe à tenir. J'aime surtout les désertions de l'enfance. Quand s'ouvrent des brèches dans ce qu'on nous présente comme la réalité, l'unique déesse, infrangible.

Mais je n'ai pas la nostalgie de mon enfance. Pour rien au monde, je n'y retournerais. *La Maison* est sûrement le premier chapitre d'un volume en cours.

—
Julien Gaillard, avril 2017

Je suis l'ombre

Julien Gaillard m'a proposé d'être le premier à porter à la scène *La Maison*. Cela fait maintenant cinq ans que nos univers se fréquentent et frictionnent. Nos visions du théâtre sont parfois différentes mais le nerf de notre rapport au texte, la poésie, nous réunit. Ce petit texte est un grand texte. Un diamant noir brut dont chaque lecture révèle de nouvelles facettes. Texte non dramatique – on pourrait parler ici de prose poétique – *La Maison* est une œuvre qui invite à l'humilité. Véritable défi pour la scène, il faudra en trouver la juste résonance, la juste distribution de la parole et c'est en soi un acte passionnant.

Peu d'auteurs vivants de théâtre peuvent être appelés poètes. Julien Gaillard est de ceux-là. Poète il l'est dans sa chair et dans son verbe. Héritier de Mandelstam, de Pasolini, de Müller, il crée des images d'une densité à nulle autre pareille. Sa poétique est faite de sensations énigmatiques. Son art est celui du sculpteur.

Il convoque ici l'enfance ; la sienne ? Celle de trois frères, et fait surgir les angoisses enfouies à l'écoute et à la découverte du monde. La transgression devient une forme d'apprentissage, et c'est par les mots que Julien Gaillard nous guide à travers les herbes hautes des fantômes de la fratrie. Son texte avance par touches, par fragments de mémoire et offre un terrain de jeu à notre imaginaire.

J'ai choisi de lui faire porter lui-même sa parole, en compagnie de deux autres comédiens ; l'un plus jeune, l'autre plus âgé. Je souhaite offrir ainsi trois visions et trois strates de mémoire différentes. Ces trois frères deviennent trois hommes à trois âges de la vie. N'est-ce pas cela la mémoire ? Devenir étranger à soi-même au

point d'être plusieurs ? J'ai imaginé un espace très resserré pour faire résonner ce texte. Un espace surgi de mes propres souvenirs d'enfant que ce texte a révélés.

Ma mémoire est comme cet étang que l'eau a déserté, rendant la barque de mon enfance immobile à jamais, signe d'un temps révolu, d'une mort nécessaire. C'est sur cette barque que je convoque le théâtre, scène scellée pour offrir du mouvement et de l'espace à la pensée.

Julien Gaillard est un frère d'âme. C'est donc de notre enfance à tous qu'il sera question ici. *La Maison*, sa maison, peut les contenir toutes.

—
Simon Delétang, avril 2017



© croquis de Simon Delétang

Lundi

L'homme en moi ne se dépêtre pas de son malheur. J'ai pensé m'en faire un dieu. Mais l'homme en moi a les jambes raides. Et je ne sais pas prier. Qui pourrait dire l'effet d'un malheur sans objet, sauf l'homme en moi ? Je me plie donc à sa volonté. Je n'ignore pas le ridicule de ma position. Lui sait comment. Je l'écoute. Et, pourtant, qui voudrait d'une pareille confession ? L'homme en moi se dégorde les jambes. Il se prépare au bond. La vilaine bête. Est-il déjà parti ?

Mardi

Ce matin, l'homme en moi ne sait pas quoi regarder. Il creuse une galerie dans le mur, s'approche de la fenêtre et découvre qu'un ciel appuie sur les toits. C'est joli, mais cela ne suffit pas. Il veut continuer. Il faut, dit-il. Je lui indique l'astre blanc sous les nuages. Mais il poursuit sa galerie jusqu'à l'armoire. Il faut donc s'habiller. C'est la découverte du matin. Le ciel ne compte pour rien. L'homme en moi s'habille. De mauvais tissu.

Mercredi

Quand il pleut, l'homme en moi désire ce qu'il ne peut avoir. Et, comme il se doit, il est tenace. Dans ma bouche, la langue de l'homme en moi pèse lourd. Quel sera le fruit d'un pareil élan ? Son désir est sans but mais je dois, dans l'après-midi, lui tricoter des ailes. L'homme en moi se réjouit de me trouver à l'ouvrage. Je trompe son attention. Dans le vide, je tricote une forme sans fond. C'est cela, me dit-il, tu as compris. Quand j'ai les paumes ouvertes, l'homme en moi m'aime davantage.

Jeudi

L'homme en moi aime les carrefours. Il s'y promène comme certains vont au bois. Il observe le jeu perdu d'avance. Comme les directions l'ennuient, l'homme en moi s'amuse de les voir disparaître à l'horizon. Je n'ai pas le sens de l'orientation, je ne l'ai jamais eu. L'homme en moi est amoureux d'un pôle. S'il avait lieu, il s'y installerait à l'année.

Vendredi

L'homme en moi retourne au malheur. Il veut qu'on se pendre à cette poutre. Dans le jardin, les pivoinies sont une odeur. L'homme en moi me dit : les fleurs sont belles. Je réponds : oui, plus belles que nous. Il sourit, me voilà pris au piège. Mais rira bien : la corde a cessé, le jardin n'est plus là. Cette année, il a fait froid, mais sans prévenir.

Samedi

L'homme en moi veut qu'on s'arrête. Je m'allonge donc sur le lit et attends. L'obscurité. La joue sur l'oreiller, l'homme en moi ferme les yeux. Ma pensée se mêle à sa fatigue. Il fait nuit.

Dimanche

Il arrive à l'homme en moi de prendre l'usure de son pantalon pour la mienne. Mon usure. Il me l'indique avec candeur. Je sais coudre, mal, mais ni l'aiguille ni le fil ne me font peur. Les cloches, bien entendu, frappent aux carreaux. L'homme en moi se prépare. Tout peut recommencer.

Quelqu'un qui voyage en moi me traverse. Je suis devenue sa maison.

De grandes formes — pareilles à des ailes — planent vers elle, s'ouvrent et se ferment — d'abord quelques-unes seulement — jusqu'à ce que lentement la chambre s'en emplisse et qu'elle éprouve l'impression de se trouver en présence d'apparitions qui n'ont rien à voir avec ce monde. Jamais personne de sa connaissance ne lui a parlé de semblables phénomènes. Ces êtres — elle ne peut leur donner d'autre nom — montrent leur intention manifeste et angoissante de l'encercler. Il en émane quelque chose de désagréable, de destructeur et elle retrouve la peur oubliée de son enfance, devant l'horrible et l'explicable. Quand ces ailes gris-noir sans oiseaux resserrent leur vol autour d'elle, elle les fait, prise d'une peur soudaine, reculer d'un geste de la main ; elles cèdent pour un moment et se retirent au fond de la chambre sombre, mais elles reviennent bientôt et peu à peu elle s'habitue à ces présences singulières jusqu'à ce qu'elle remarque que ces ailes sont immatérielles et qu'elles traversent dans leur vol son corps comme si elle-même était devenue incorporelle. Cela l'enchanté et l'épouvante tout à la fois. Examinés plus en détail, ces êtres n'ont rien d'horrible en soi — il leur manque les yeux, le visage, et il en émane une grande dignité, une inquiétante gravité, quelque chose de très noble.

Si quelqu'un lui avait dit qu'il était nécessaire de devenir *folle* pour avoir ces hallucinations, surtout la dernière, elle aurait accepté volontiers de le devenir. C'est la chose la plus étonnante qu'elle ait jamais vue. Quand ces apparitions eurent lentement disparu, elle allume la lampe pour fouiller la chambre : elle est convaincue qu'on doit pouvoir l'y trouver quelque part.

—
Unica Zürn, *L'Homme-Jasmin. Impressions d'une malade mentale*,
éditions Gallimard, 1999

*Quand j'ai pris tes mains étroites
dans les miennes,
Tu ouvris doucement tes yeux
immenses.
Tout est passé depuis longtemps.*

—
Georg Trakl, *Chant du soir*, traduction Gustave Roud

*près de l'écuelle les joncs
d'un lac sans bords
ont plongé les bras
de la soif*

*à l'école
des harmoniques noyées
l'écho
enseigne à ta voix
les ricochets du sang
sur le tympan de l'eau*

*à la porte le temps
bégaie
ou bien le vent
et son affirmation douteuse
à quoi le sommeil
se raccroche*

*(une ombre à qui l'on aurait
coupé la parole
vient me voir chaque nuit
qui te ressemble)*

Julien Gaillard

Né en 1978, Julien Gaillard est auteur dramatique et poète. Après un bref passage à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, il devient comédien et travaille, entre autres, sous la direction de Christian Boltanski, Éloi Recoing et du compositeur Franck Krawczyk. Il décide en 2010 de se consacrer exclusivement à l'écriture, à la croisée du théâtre et de la poésie, dans cette zone où le récit, la prose et les vers sont en quête d'un dialogue avec la temporalité propre au théâtre.

En 2011, son premier texte théâtral, *Transits / Lacunes* est créé par Anne Sicco. Puis, repris et transformé lors d'une École pratique des auteurs de théâtre, il est mis en espace à Théâtre Ouvert par Simon Delétang en 2012. En 2013, ce texte, sous un nouveau titre *Seule(s)*, est mis en ondes sur France Culture par Laure Egoroff, et publié la même année aux éditions Quartett sous le titre *Nita*.

En 2015, il est auteur intervenant à Théâtre Ouvert ainsi qu'à l'Institut international de la marionnette de Charleville-Mézières, dans le cadre duquel il écrit *Noces (théâtre d'ombres)* mis en scène par les élèves marionnettistes sous la direction de Fabrizio Montecchi. En juin 2016, il est l'un des auteurs invités par le Théâtre l'Échangeur de Bagnolet lors des États singuliers de l'écriture dramatique et y présente une version oratorio de *Loin du naufrage*, texte publié en 2015.

Depuis 2016, il est auteur en compagnonnage auprès de la compagnie Kiss my Kunst dirigée par Simon Delétang. Il écrit pour lui la dernière partie de son spectacle *Tarkovski, le corps du poète* créé en septembre 2017 au Théâtre national de Strasbourg. En 2016 paraît un recueil de poésie, *Été 15* aux éditions Hochroth, mis en ondes sur France Culture par Laure Egoroff avec son texte *La Maison*. Ses textes théâtraux sont publiés aux éditions Quartett.

Simon Delétang

Metteur en scène et comédien, Simon Delétang dirige le Théâtre du Peuple de Bussang depuis octobre 2017. Diplômé de l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre en art dramatique en 2002, il intègre l'Unité nomade de mise en scène du Conservatoire national supérieur d'art dramatique entre 2005 et 2007. À la tête du théâtre Les Ateliers à Lyon de 2008 à 2012, il est parallèlement membre du Collectif artistique de la Comédie de Reims.

Il a mis en scène *Un fils de notre temps* d'Ödön von Horváth, *Le Guide du démocrate* d'après Éric Arlix et Jean-Charles Massera, *Chef-d'œuvre* de Christian Lollike, *Angoisse cosmique* de Christian Lollike, *Der Misanthrope* d'après Molière, Goethe et Georges Bataille, *Le 20 novembre* puis *Froid* de Lars Norén, *Manque* de Sarah Kane, *For ever Müller* d'après l'œuvre et les entretiens accordés par Heiner Müller, *On est les champions* de Marc Becker, *Shopping and Fucking* de Mark Ravenhill, *Petit camp* d'après Pierre Mérot, *Woyzeck* de Georg Büchner, *Fairy Queen* d'après Olivier Cadiot et *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès. Il réalise une vingtaine de mises en espaces de textes d'auteurs vivants parmi lesquels Sandrine Roche, Ricci/Forte, Falk Richter, Dirk Laucke, Gesine Dankwart, Marco Calvani, Ivana Sajko, Lukas Bärfuss, Julien Gaillard, Dennis Kelly, Dea Loher... En tant que comédien, il joue dans les spectacles de Ludovic Lagarde, Claudia Stavisky, Michel Raskine, Richard Brunel, Éric Massé, Philippe Delaigue, France Rousselle et Éric Vautrin. Il intervient régulièrement dans les écoles supérieures d'art dramatique. En septembre 2017, il crée *Tarkovski, le corps du poète* d'après des textes d'Andreï Tarkovski et Julien Gaillard au Théâtre national de Strasbourg.

*Cette nuit,
l'oiseau mort
a chanté jusqu'à l'aube.*

Julien Gaillard